journal

TERRITOIRE

■ **Route dans le Grand-Nord.** La route canadienne la plus septentrionale, appelée route Dempster, a été ouverte récemment. Longue de 670 kilomètres, elle part de la région de Dawson (Yukon) pour atteindre Inuvik (Territoires du nord-ouest) après avoir franchi le cercle polaire. La route mène en particulier aux gisements de minerai de fer découverts dans la vallée de la Snake et vers les riches gisements de métaux non ferreux de la Firth. Elle doit aussi faciliter les débuts

du tourisme dans une région très éloignée des grands centres et jusque-là difficile d'accès. Le projet de route a plus de vingt ans, puisque les premiers travaux furent entrepris en 1959 dans le cadre d'un programme fédéral baptisé « Accès aux ressources ». Interrompus deux ans plus tard, ils reprirent en 1969 pour être menés à bonnes fins l'année dernière. Les défenseurs de la nature ont très tôt critiqué le principe d'une route dont le tracé risquait de gêner les caribous du Mackenzie dans leurs migrations bisanuelles. Aussi la route sera-t-elle fermée, pendant plusieurs semaines, au printemps et en automne.

■ **De l'uranium au Québec.** Un important gisement d'uranium a été découvert dans la région de la baie James, à mille cinq cents kilomètres au nord de Montréal. Quatre-vingt-dix forages effectués sur huit kilomètres carrés ont permis d'évaluer le potentiel du gisement à vingt mille tonnes de minerai, soit l'équivalent de trois années de la production canadienne. La teneur du minerai ne serait cependant que de 2,5 livres (1,13 kg) d'uranium par tonne, au lieu de 10 à 15 livres par tonne dans les autres mines du pays. Les investissements nécessaires à l'exploitation du gisement sont évalués à deux cents millions de dollars canadiens (680 millions de francs français); la mise en production demanderait sept à huit ans. Les chercheurs sont optimistes : « s'il y a une mine d'uranium dans la région, disent-ils, on peut être sûr qu'il y en a dix ». L'uranium n'est actuellement produit que dans deux provinces canadiennes : l'Ontario (85 %) et la Saskatchewan (15 %).

CINÉMA

■ **« Chronique de la vie quotidienne ».** Sept films. Cent jours de tournage dans le Montréal de tous les jours. Cent heures d'images recueillies par plusieurs réalisateurs. Un maître d'œuvre : Jacques Leduc. Un premier tri est effectué, dont on retient trente-cinq heures définissant le thème. Neuf mois plus tard, le produit est fini; il dure quatre heures trente. « Chronique de la vie quotidienne » se présente comme un assemblage de moments significatifs captés sur le vif, de morceaux de vie fixés par la caméra dans leur quotidienneté, de « petits moments vrais ». Pas de scénario au départ. Ce sont les gens, filmés dans des

« Petits souliers, petit pain »

situations vécues, qui ont composé sans le vouloir la trame dramatique du film. Le puzzle en sept séquences présente cependant une cohérence troublante en raison des thèmes qui s'y rencontrent, s'y croisent, s'y retrouvent : ceux qui travaillent et ceux qui n'ont rien à faire, le temps, l'organisation des loisirs, le bonheur et surtout l'argent, thème qui domine tous les autres puisque le bonheur même s'achète, se vend, se marchande. Jacques Leduc a voulu, dans cette fresque produite par l'Office national du film, fixer sur la pellicule « des signes de ces temps qui courent ». *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **A vingt ans de distance.** Pour « rendre sensible l'évolution du regard des cinéastes face aux phénomènes de la société canadienne », l'Office national du film a effectué, en trois volets, un choix de films tournés à quinze ou vingt ans de distance. « La feuille qui brise les reins » et « Les gars du tabac » montrent la dure cueillette du tabac en Ontario. La parole est donnée aux travailleurs, ce qui est singulier pour un film tourné en 1959. Au cours de la seconde projection, on vit pendant vingt-quatre heures dans un milieu défavorisé de Montréal. « A Saint-Henri, le 5 septembre », tourné en 1964, puis « Mardi, un jour anonyme », tourné en 1978, épluchent le quotidien dans sa grisaille. Le départ des ouvriers et des écoliers, les flâneurs de l'après-midi, la famille à la fin de la journée. « Golden Gloves », enfin, présente un ancien tournoi d'espoirs de la boxe, et « Les jeux de la XXI[e] Olympiade, Montréal 1976 » montre, de la compétition sportive, ce que le public ne voit pas. « Golden Gloves », c'est l'entraînement des boxeurs en vue du combat. Le second film révèle, parfois avec humour, ce qui se passe en coulisses et sur le stade. Naguère, on interrogeait les gens, on entrait dans l'intimité des familles. Aujourd'hui, les films sont plus distants. Le réalisateur n'intervient pas. Il laisse beaucoup de liberté au spectateur, qui interprète à sa façon les signes et les images. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Teri McLuhan** s'est passionnée pour l'œuvre gigantesque de l'Américain Edward Curtis (1868-1952) qui, pendant plus de trente ans, a étudié la vie des Indiens. De cette passion sont nés d'abord un livre, « Pieds nus sur la terre sacrée » (Ed. Denoël, 1974), recueil de textes émanant d'Indiens, puis un film, « le Chasseur d'ombres », sur Curtis et la civilisation indienne. Curtis voulait "saisir" les coutumes, la vie sociale et religieuse des Indiens telle qu'elle était autrefois et il a restitué leurs usages d'après les récits et confidences des anciens. Les Indiens, il les a interrogés, écoutés, photographiés et même filmés. Dans « le Chasseur d'ombres », Teri McLuhan fait un choix des documents, qu'elle assemble d'une façon

Teri McLuhan.

neuve en retraçant la vie de Curtis. Elle leur donne une dimension nouvelle, met en valeur l'immense travail de l'ethnographe, témoignage unique sur la civilisation indienne. Dans le film comme dans le livre, l'Indien est un symbole émouvant, celui de l'homme en harmonie avec la nature. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

■ **Gilles Carle.** « Les mâles » : un bûcheron et un étudiant qui ont fui la civilisation. Ils vivent dans la forêt canadienne depuis cinq cent cinquante-trois jours. La recherche d'une présence féminine les entraîne dans des aventures dont ils sortent sans dignité. Revenus dans leur refuge, ils le trouvent occupé par Rita, jeune hippie qui les initie à l'amour libre. L'aventure se termine par des coups de feu et Rita disparaît. Les deux compères partent à sa recherche, ce qui les ramène à la civilisation détestée. A la fois western et farce, « Les mâles » auraient pu s'appeler « Deux zozos au pays des trappeurs ». Dans un décor forestier digne de Jeremiah Johnson, Gilles Carle campe deux hommes qui pensent avoir fui la civilisation en changeant leur